LES VOLONTAIRES FRANÇAIS DU PAPE

Intervention de Jean-Yves FRETIGNÉ
Séance privée de l'Académie du Maine
Salle du Conseil de la Mairie de Laval le 22 octobre 2016

1. Après l'expédition des Mille et la disparition du Royaume des Deux-Siciles, il apparaît évident que la prochaine étape de l'élan national italien est l'unification de la péninsule, avec Rome comme capitale. Face à cette menace, le pape Pie IX semble hésiter, dans le premier lustre de la décennie 1860, entre la stratégie prudente défendue par le cardinal Giacomo Antonelli (1806-1876) et celle plus offensive prônée par Xavier de Mérode (1820-1874). Tandis que le secrétaire d'État, un Romain de souche, en charge de la diplomatie pontificale depuis l'automne 1848, est attaché à préserver la situation avantageuse du Saint Siège en tant que petit État dont la sauvegarde de l'intégrité territoriale est garantie par le droit international, Xavier de Mérode, aristocrate belge, ancien officier qui s'est illustré durant la campagne d'Algérie, conseiller influent du Saint Père, se fait le héraut d'une ligne intransigeante et belliqueuse. Si Antonelli déplore l'affaiblissement de l'Autriche après l'échec de la paix de Zurich, il entend toutefois ménager Napoléon III et réprouve donc les imprudences des catholiques français intransigeants, solidaires des idéaux du légitimisme et donc grandement critiques, pour ne pas dire hostiles, à l'égard de la politique étrangère de l'Empereur des Français.

Xavier de Mérode fonde en revanche son espoir de renouvellement et de modernisation de l'armée pontificale sur l'arrivée massive de volontaires. Il en appelle donc à une mobilisation des catholiques européens. Son objectif est de faire des troupes pontificales une véritable armée et non des bataillons seulement prêts à la parade ou jouant le rôle de médiocres auxiliaires de police. Malgré l'opposition du secrétaire d'État et de la curie, il obtient de Pie IX d'être nommé pro-ministre de la Guerre le 21 avril 1860, une fonction indépendante de la Secrétairerie d'État.

Monseigneur de Mérode trouve dans le général Louis Christophe Léon Juchault de La Moricière (1806-1865) l'homme qu'il faut pour réorganiser cette armée alors composée de six cents hommes, mal encadrés, mal vêtus et indisciplinés, comme en témoigne cette anecdote : ils sont disposés à se livrer à l'entraînement si le temps reste beau ! Mais la réorganisation, qui suppose que les officiers supérieurs prennent enfin le pas sur les *Monsignori* n'est qu'un des deux volets de la stratégie de Xavier de Mérode. Le second est de porter les troupes pontificales à vingt-cinq mille hommes. La conscription étant impossible puisqu'elle est considérée comme une mesure révolutionnaire, il faut donc enrôler les volontaires. Des bureaux de recrutement s'ouvrent alors en Autriche, en Suisse, en France, en Belgique, en Irlande… et jusqu'aux Etats-Unis et au Canada.

La Révolution de 1848, la deuxième guerre d'Indépendance italienne et le *Rivolgimento* entraînent, par réaction, une mobilisation sans précédent des catholiques européens en faveur du Pape, mobilisation qui prend la forme de dons en argent[1] et en hommes. Parmi les volontaires français, un groupe, conduit par le petit-fils de l'insurgé vendéen Cathelineau, réclame le droit de choisir ses officiers, de porter son propre uniforme et de se désigner comme Croisés de Cathelineau. Mais La Moricière refuse tout régime d'exception. Au printemps 1860, les efforts de ce dernier commencent à porter leurs fruits puisque les troupes pontificales comptent dix-huit mille hommes, mieux armés, et mieux disciplinés, car ils sont désormais étroitement encadrés par des officiers et jugés par des tribunaux militaires qui n'existaient pas jusqu'alors.

[1] Le principal moyen pour la papauté de récolter l'argent de ses fidèles partisans dans l'Europe entière est le Denier de Saint Pierre, une œuvre fondée pendant la Révolution romaine de 1848, sur l'initiative de Montalembert, pour fournir des subsides à Pie IX alors exilé à Gaète. Ce denier de Saint Pierre est réactivé à partir de 1859. Les dons affluent, en particulier dans les villes cléricales, mais se révèlent insuffisants pour couvrir les frais de fonctionnement de la papauté et en particulier ceux de son armée. L'Etat de l'Eglise doit donc recourir à l'emprunt et à des souscriptions.

Parmi les bataillons de cette armée, se distingue celui des tirailleurs franco-belges sous les ordres du vicomte Louis de Becdelièvre, capitaine dans l'armée française, ayant servi en Algérie, en Crimée et, deux années durant, dans le corps d'occupation de Rome. À Castelfidardo - *il combattimento di Loreto* pour les Pontificaux – puis à Ancône, les deux tiers des hommes composant ce bataillon sont tués ou grièvement blessés. C'est le plus lourd tribut payé avec celui du bataillon des volontaires irlandais Saint Patrick.

Si la défaite du combat de Lorette désespère La Moricière qui retourne vivre dans son château breton pour ne plus jamais revenir à Rome, Castelfidardo n'entraîne pas un tarissement du nombre des volontaires mais, tout au contraire, multiplie leur nombre. C'est l'héroïque bataillon des tirailleurs franco-belges du capitaine Becdelièvre qui sert de noyau autour duquel s'agrège un nouveau groupe de volontaires qui prend le nom de Zouaves pontificaux.

2. Le bataillon des Zouaves - leur nom vient de la tribu berbère des Zwawa - est formé au lendemain de la prise d'Alger par les Français. Un arrêté du général Clausel, le 1er octobre 1830, confirmé par une ordonnance royale du 21 mars 1831, entérine officiellement cette appellation désignant à l'origine des troupes d'infanterie légère composées d'auxiliaires indigènes – principalement des Kabyles. Sur ce modèle sont créés des bataillons de Zouaves français qui participent à la conquête de l'Algérie, à la guerre de Crimée, à la campagne d'Italie de 1859 et, enfin, à la guerre franco-prussienne de 1870-71. Leur popularité devient très rapidement impressionnante. Tout y concourt : l'intrépidité et le courage de ces hommes mais aussi leur relative indiscipline en temps de paix, sans oublier leur costume d'inspiration orientale qui fit dire à l'un des cardinaux de la curie : « C'est bien une idée de Français d'habiller en musulman les soldats du Pape »[1]. Leur image est à jamais gravée dans la pierre sous le pont de l'Alma à Paris : la bataille d'Alma, en Crimée, étant un des lieux de leurs exploits. Leur popularité est si grande qu'elle dépasse rapidement les frontières géographiques et politiques comme en témoigne le fait que le nom de "zouave" soit attribué de manière contemporaine aux partisans du pape et à certains volontaires garibaldiens, en particulier ceux originaires de Calabre : les *Zuavi calabresi* du major Falcone.

Le bataillon des Zouaves pontificaux voit officiellement le jour le 1er janvier 1861. Il est élevé au rang de régiment six ans plus tard, jour pour jour : il compte alors deux bataillons de six compagnies plus une de dépôt. En 1869, ce corps compte quatre bataillons de six compagnies et quatre de dépôt. En 1870, on dénombre environ trois mille Zouaves. Ce chiffre représente, à lui seul, un cinquième de l'armée pontificale. Si les engagements dans les Zouaves ne se sont jamais taris, on distingue toutefois clairement trois périodes. De 1861 à 1865, leur nombre reste relativement modeste, puisque il oscille entre trois cents et six cents hommes. Après la Convention de septembre 1864, leur effectif augmente considérablement pour atteindre environ trois mille deux cents hommes en 1867. Enfin, après cette date, il connaît une baisse jusqu'en 1870.

Bien que le nom de Zouaves pontificaux soit associé à la France, les volontaires français n'y sont pas majoritaires et n'occupent que la deuxième place derrière les Hollandais et devant les Belges. Parmi les engagés, on trouve encore des Italiens, presque tous Romains ou Napolitains, des Suisses, des Irlandais, des Prussiens, des Bavarois, des Polonais, des Anglais, des Écossais, des États-uniens, un Péruvien, un Chilien, un Équatorien, deux Brésiliens, dix-sept Maltais, un

---

[1] L'uniforme des Zouaves pontificaux comprend « une courte veste à soutaches rouges au col dégagé, un grand pantalon bouffant retenu par une large ceinture rouge et un petit képi à visière carrée. Pour être moins visible de loin, la couleur du drap n'était plus rouge, comme chez les Zouaves d'Afrique, mais gris bleuté. L'uniforme était identique chez les officiers à l'exception des soutaches qui étaient noires et des galons en arabesques d'or. Les boutons de cuivre portaient gravées la tiare et les clefs croisées de saint Pierre. Les jambes étaient recouvertes de molletières jaunes pour la troupe. Seuls les officiers portaient des bottes. L'habillement était complété par un manteau à capuchon couramment appelé collet ou caban » : Jean Guénel, *La dernière guerre du pape. Les zouaves pontificaux au secours du Saint Siège 1860-1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998, p. 51.
L'uniforme des Zouaves pontificaux est donc imité plus qu'il n'est copié sur celui des Zouaves de l'armée française.

Abyssin, un Turc, un Marocain, un Indien de Madras et un nombre important de Canadiens… Mais sur les cent soixante-dix officiers, cent onze sont français et vingt-cinq sont belges. Si le commandant en chef des Zouaves est le colonel Joseph Eugène Allet (1814-1878), un militaire suisse au service du pape depuis 1832, la figure la plus illustre est le chef de bataillon Athanase de Charette de La Contrie (1832-1911), petit neveu du chef de l'insurrection de Vendée. Fils d'une fille illégitime du duc de Berry et d'un pair de France qui avait pris les armes en 1815 puis en 1832 pour la cause des Bourbons, Athanase de Charette suit le parcours par excellence d'un militant du légitimisme : élève à l'Académie militaire de Turin, il est officier du duc de Modène lorsqu'on le retrouve combattant à Castelfidardo.

« On dirait une liste d'invités à un bal de Louis XIV », cette saillie du général Cialdini pour décrire l'État major des Zouaves pontificaux traduit la surreprésentation de la noblesse dans les rangs des engagés français. Toutefois, il serait erroné d'imaginer que les Zouaves soient tous pourvus d'un blason. Les engagés flamands et hollandais appartiennent presque tous aux classes populaires et bien des volontaires français sont des fils de paysans. En revanche, comme en témoigne la carte reproduite en annexe, les zouaves pontificaux sont originaires des terres du légitimisme catholique, la Bretagne, le Maine et l'Anjou (quarante pour cent des Zouaves pontificaux), le Sud-est et enfin le Nord. À elle seule, la Loire inférieure – actuellement le département de Loire Atlantique – représente douze pour cent des engagés dans les rangs des Zouaves.

Cette simple approche sociologique et géographique, qu'il conviendrait d'affiner, montre que les motivations qui poussent un jeune Français à s'enrôler dans le corps des Zouaves pontificaux sont avant tout théologico-politiques. Combattre au service du Saint Père relève de l'esprit de Croisade. Pour l'abbé légitimiste Jules Delmas, les Zouaves participent à la *Neuvième Croisade* comme l'indique sans ambages ce titre qu'il donne à l'ouvrage qu'il publie en 1881. Même son de cloche, si l'on peut dire, sous la plume d'Antonio Bresciani, le jésuite génois à l'origine de la cabale contre le jeune Mazzini et l'auteur du tristement célèbre pamphlet *Le Juif de Vérone*[1], dans son essai publié en 1861 : *Olderico, ovvero il zuavo pontificio.* L'esprit de croisade, qui appelle le martyre, s'accompagne toujours de convictions légitimistes se traduisant par une affection pour les Bourbons et, en particulier, pour François II de Naples, par le dénigrement systématique des aspirations nationales des patriotes italiens et, enfin, par une critique de plus en plus ouverte contre la diplomatie de Napoléon III.

Arrivés à Rome le plus souvent aux frais du Denier de Saint Pierre après avoir bénéficié des réductions octroyées par la Compagnie des chemins de fer et par la Compagnie des messageries impériales, les Zouaves débarquent à Civitavecchia d'où ils gagnent leur garnison située, selon les moments, à Agnani, à Rome, à Marino, à Frascati ou encore à Velletri. Jusqu'à Mentana, leur rôle militaire est très peu significatif. Afin de lutter contre l'inaction et la morosité de la vie de caserne, les Zouaves sont mobilisés pour combattre les brigands dans la région de Frosinone et dans celle de Velletri. En revanche, la garde des frontières est longtemps assurée par les seules troupes françaises épaulées par les deux divisions de l'armée pontificale : la première, commandée par le général suisse de Courten, protège la frontière méridionale et la seconde, sous les ordres du colonel romain Zappi, la frontière septentrionale. Aussi, la vie quotidienne est-elle d'abord et avant tout marquée par la vie religieuse. Jean Guénel a reproduit un document intéressant rédigé en néerlandais, en italien et en français : *La lista dei peccati per confessari in caso di necessità a un sacerdoto che non capisce la lingua. Il numero si indica colle dita* comprenant vingt-et-un péchés précédés d'un numéro qu'il suffit d'indiquer au prêtre afin qu'il indique la pénitence (voir doc. reproduit en annexe).

La monotonie de cette vie de caserne n'est rompue que par des visites à Rome. Sans surprise, les Zouaves pontificaux sont d'abord intéressés par la Rome paléochrétienne, celle des basiliques de l'Aventin, celle des catacombes, celle du Colisée, beaucoup plus que par celle du passé romain, dont Alfred de Musset avait déploré la disparition et l'absorption par la Rome des papes :

« Tu l'as vu ce fantôme altier

---

[1] Jean-Yves Frétigné, *Giuseppe Mazzini. Père de l'unité italienne*, Paris, Fayard, 2006, p. 77 et 326.

Qui jadis eut le monde entier
Sous son empire
César dans sa pourpre est tombé
Dans son petit manteau d'abbé
Sa veuve expire »[1].

Des *mémoires* des Zouaves, il ressort que leur vie sociale se développe surtout entre eux car leurs relations avec les élites romaines, comme avec les autorités françaises, c'est-à-dire le corps d'occupation et le personnel diplomatique, sont empreintes de froideur. Sans doute sont-elles plus chaleureuses avec leurs compatriotes servant dans les autres corps de l'armée pontificale : les Français sont particulièrement bien représentés dans l'artillerie et dans les dragons. La relative importance de leur solde leur vaut sans doute des jalousies et explique, en partie, l'épithète méprisante de mercenaires apatrides dont les gratifient leurs ennemis.

3. La Convention de septembre 1864 constitue assurément un tournant dans l'histoire des Zouaves pontificaux. Avant même que les troupes françaises eurent commencé leur retrait au début de 1866 – il est terminé en décembre de la même année –, il est évident que le jeune Royaume d'Italie s'engage à défendre l'intégrité territoriale de l'État de l'Église et à combattre l'aile radicale du Risorgimento qui juge nécessaire que Rome devienne *hic et nunc* la capitale de l'Italie unifiée. La politique de réorganisation et de réarmement prônée par Mgr. de Mérode se révèle donc désormais moins nécessaire, d'autant qu'elle est jugée trop onéreuse au regard de l'état déplorable des finances pontificales. La position de de Mérode se trouve encore fragilisée par la mort, le 10 septembre 1865, de son plus fidèle soutien, le général de La Moricière qui décède dans son château de Prouzel. Dix jours plus tard, Pie IX démet Mgr. Mérode de sa fonction de pro-ministre de la Guerre avant de le nommer, six mois plus tard, archevêque de Mélitène, *in partibus infidelium.* Il est remplacé par le général badois Hermann Kanzler (1822-1880), un militaire ayant fait toute sa carrière dans l'armée pontificale.

Si ce changement de conjoncture provoque la disgrâce de Mérode, il se révèle favorable pour les Zouaves. Comme son prédécesseur, Kanzler les considère comme un corps d'élite au point de leur confier le soin de garder la frontière avec la province napolitaine. Bien que le recrutement des volontaires irrite les chancelleries européennes qui pensaient avoir trouvé une solution diplomatique viable avec la Convention de septembre, le mouvement ne se tarit pas. Au premier chef, le corps des Zouaves en bénéficie puisque leur nombre est quasiment multiplié par deux entre 1865 et 1867.

Bien que Napoléon III ait parfaitement conscience que la ferveur pour le Pontife-roi est solidaire dans l'esprit de ses compatriotes de celle en faveur du légitimisme, il n'empêche pas frontalement cette vague d'engagements mais cherche plutôt à la limiter et à l'encadrer. Ainsi, les jeunes hommes dont le nom a été tiré au sort pour faire leur service militaire peuvent être rachetés, comme il est de coutume, puis s'engager dans le corps des Zouaves mais il est alors stipulé que leur engagement auprès du Souverain pontife devra au moins durer sept ans. De plus, pour répondre aux attentes anxieuses de l'élite conservatrice et cléricale française, l'Empereur décide, à l'automne 1866, la création d'un nouveau corps expéditionnaire destiné à défendre l'État pontifical. Ce corps, qui est souvent désigné comme la Légion d'Antibes car son bureau de recrutement est installé dans cette ville, est rapidement incorporé dans l'armée pontificale où il prend le nom de Légion romaine. Pour des raisons pécuniaires, la Légion romaine ne comprendra jamais plus de mille hommes, pour les deux tiers d'origine belge car ce pays est le seul où le gouvernement ne met aucun obstacle au volontariat.

Si les légionnaires français sont originaires d'autres régions que celles ayant donné naissance aux Zouaves pontificaux, puisqu'ils proviennent majoritairement de Paris et de l'Alsace, et s'ils appartiennent sociologiquement aux classes populaires et moyennes urbaines, l'entente entre ces deux familles de volontaires est bonne. Toutefois, il est intéressant de souligner que les officiers de la Légion italienne entretiennent de bonnes relations avec les autorités françaises car leur attachement au Pape s'accompagne d'une fidélité au régime impérial.

---

[1] Poème *À mon frère*, de mars 1844, faisant parti du recueil *Les poésies nouvelles*.

4. La bataille de Mentana est la première heure de gloire militaire des Zouaves pontificaux, la seule sur le sol italien. Cet affrontement est précédé de heurts violents avec les volontaires garibaldiens italiens. Le premier Zouave pontifical qui meurt au combat est le Hollandais Nicolas Heycamp, mortellement blessé par la balle d'un Garibaldien, le 7 octobre 1867, au sud d'Orvieto[1]. Douze jours plus tard, à Montelibretti, dix-sept Zouaves perdent la vie et dix-huit sont blessés après avoir chargé les troupes commandées par Menotti Garibaldi. Lors de la bataille de Mentana, le 3 novembre 1867, les mille cinq cents Zouaves constituent à eux seuls la moitié de l'armée pontificale[2] engagée dans un affrontement disproportionné contre trois fois plus d'adversaires : les Garibaldiens sont alors environ dix mille. Dans ces conditions, Kanzler est dans l'obligation de réclamer le soutien des troupes françaises commandées par le colonel de Polhès. Sur les trente morts dans les rangs de l'armée pontificale, les Zouaves laissent vingt-quatre des leurs au champ d'honneur. Leur courage est salué par tous, à commencer par les officiers français qui se découvrent à leur passage lors du défilé triomphal qu'ils font à Rome, le 6 novembre, devant toutes les personnalités de la Ville éternelle ainsi qu'en présence du roi déchu de Naples. La médaille commémorative de Mentana, gravée à la demande de Pie IX, leur est alors conférée.

Mais Mentana se révèle vite une victoire ambiguë :

> « Épisode peu significatif sur le plan militaire, le combat de Mentana revêt une immense importance politique et diplomatique. Il assure à l'État pontifical un répit de trois années, qui permettra au Saint Siège de convoquer à Rome le premier concile du Vatican et de proclamer le dogme de l'infaillibilité pontificale (…) conçu comme la garantie absolue, sur le plan ecclésiologique, contre tout effondrement de la souveraineté temporelle des papes. Il retire à la France en Italie tout le bénéfice politique et les sympathies nées de son intervention contre l'Autriche au côté du Piémont en 1859, et la prive d'un allié potentiel dans son prochain conflit contre la Prusse. Il suscite enfin un immense trouble religieux parmi les catholiques : car le vicaire du Christ a fait couler le sang pour préserver son territoire ; et l'État pontifical compte en 1870 une armée permanente de treize mille hommes pour une population d'environ sept cent mille habitants, soit un soldat pour cinquante-trois habitants – ce qui, dans la même proportion, équivaudrait à une armée permanente de six cent mille hommes en Italie et de plus d'un million en France, transformant l'État ecclésiastique en une autre Prusse ou un autre Piémont, sans lui conférer néanmoins le moindre espoir de contrebalancer efficacement la puissance italienne. Malgré l'afflux des volontaires, la signification militaire de la présence des Zouaves pontificaux tend ainsi à perdre sa signification matérielle au profit de la mobilisation de l'Église autour du Pontife. Les « merveilles » du chassepot vont céder le pas à la revendication ecclésiologique du Pape-Martyr »[3].

En juillet 1870, Napoléon III décide de retirer les dernières troupes françaises stationnées à Rome. Le 6 août, le rapatriement est terminé. Si certains Zouaves regagnent la France, ils sont moins nombreux à le faire de leur plein gré que les légionnaires d'Antibes, le gouvernement impérial les a laissés libres de leur choix. Pour sa part, Athanase de Charette en appelle à de nouveaux volontaires pour venir grossir les rangs des défenseurs du Saint Siège. L'appel est entendu. Mais l'armée pontificale, qui s'est concentrée sur la défense de Rome placée en état de siège, ne peut offrir qu'une résistance symbolique face aux soixante-dix mille soldats de l'armée italienne. Le 19 septembre 1870, Pie IX fait sa dernière sortie romaine. Il se rend à la Scala Santa

---

[1] Comme pour beaucoup de régiments de l'époque, la mortalité des Zouaves pontificaux a pour première cause la maladie. Suivant les calculs de Jean Guénel, 78% de la mortalité des Zouaves s'expliquent par la maladie : le choléra, la variole, la typhoïde, la malaria. Seuls 14% sont morts au combat, enfin 8% ont été tués dans des attentats.

[2] On compte aussi cinq cents hommes de la Légion romaine.

[3] Philippe Boutry, « Les zouaves pontificaux », dans Philippe Levillain (sous la dir. de) *Dictionnaire historique de la papauté*, Paris, Fayard, 1994, p. 1748.

qu'il gravit à genoux. Présent, le colonel de Charette lui demande de bénir les Zouaves pontificaux, ce que le Souverain pontife fait à voix haute et claire. Le 20 septembre 1870, après une heure de combats, le cessez-le-feu est proclamé à 10 heures 30 du matin en vertu de l'ordre donné la veille, par Pie IX en personne au général Kanzler :

« En ce qui concerne la durée de la défense de Rome, je suis obligé de vous ordonner qu'elle consiste en une protestation afin de constater la violence qui nous est faite et rien de plus, c'est-à-dire d'ouvrir des négociations pour la reddition au premier coup de canon », les derniers mots sont remplacés dans l'après-midi du 19 par « dès l'ouverture de la brèche »[1].

Sur les seize Pontificaux tués au combat dans cette ultime résistance, onze sont encore des Zouaves. En vertu de l'article III de *l'acte de capitulation*, signé le 20 septembre 1870, stipulant que « toutes les troupes étrangères seront licenciées et aussitôt rapatriées par les soins du gouvernement italien qui les renverra dès demain par chemin de fer aux frontières de leurs pays (…) », les Zouaves pontificaux sont conduits, le plus souvent sans ménagement, dans différentes casernes, puis regroupés en bivouacs sur la place Saint Pierre. Pouvaient-ils rêver meilleur endroit pour recevoir l'ultime bénédiction du Pape, le 22 septembre, au petit matin ? Mais leur immense clameur de joie à l'apparition de Pie IX, suivie de cris de désespoir, est couverte par les applaudissements des Romains qui accueillent le général Cadorna. La roue de l'Histoire a définitivement tournée. Malgré la protestation de Nino Bixio, l'armée italienne présente toutefois les honneurs aux vaincus de l'armée pontificale. Le 22 septembre, les Zouaves pontificaux français embarquent à Civitavecchia, sur la frégate *L'Orénoque.* Malgré la tristesse qui les étreint, ils connaissent un sort plus enviable que leurs compagnons de combat belges et hollandais, dont le périple pour regagner leurs pénates, via Côme, la Suisse et l'Allemagne, est beaucoup plus long, douloureux et périlleux. Débarqués à Toulon, les Zouaves pontificaux ont encore une guerre à livrer, cette fois sur le sol français.

6. Dans un premier temps, le gouvernement français ne sait que faire de ces hommes qu'il décide seulement de transférer à Tarascon où ils réussissent à survivre de la charité organisée par le comité pontifical marseillais. Le désespoir gagne alors nombre d'entre eux. Malgré leur promesse de combattre ensemble, sous la même bannière[2], au service de la France, beaucoup décident de regagner leur foyer ou de s'engager à titre individuel dans l'armée régulière française. Ils ne sont que trois cents, soit un peu moins de la moitié du corps expéditionnaire débarqué à Toulon, à se retrouver à Tours, où réside alors le gouvernement de défense nationale qui reçoit le colonel de Charette le 30 septembre 1870. Les trois cents hommes qui l'accompagnent sont toutefois les soldats les plus vaillants et les plus expérimentés et la quasi-totalité des officiers et sous-officiers. Le gouvernement, qui ne peut refuser l'aide de tels combattants, accepte qu'ils forment un corps indépendant et qu'ils puissent rejoindre Rome à l'appel du Souverain pontife. Ce nouveau corps franc prend alors le nom de Légionnaires des Volontaires de l'Ouest.

Charette ne ménage pas ses efforts pour renforcer ses troupes. Grâce à ses officiers qu'il envoie en Bretagne, en Vendée et dans le Midi pour y organiser le recrutement, les défections de Tarascon sont comblées dès la mi-octobre. Les Volontaires de l'Ouest s'illustrent dans plusieurs combats, en particulier à la bataille de Patay et à celle de Loigny. Leur héroïsme est reconnu de tous. Il leur vaudra de porter leur propre uniforme, d'être équipés des fusils les plus modernes, de pouvoir puiser largement dans les réserves de l'intendance et de voir leur chef, Athanase de Charette, promu au rang de général. Après avoir participé aux tout derniers combats autour des collines d'Auvours, à l'est du Mans, ils terminent la guerre, repliés en bon ordre, derrière la Mayenne. Seul corps franc non licencié après la signature des préliminaires de paix le 1er mars 1871, les Volontaires de l'Ouest ont pour mission de monter à Paris pour réprimer la Commune.

Toutefois, « Thiers, à défaut de contrer les partisans de la manière forte (soucieux que l'émeute soit rapidement brisée au nom de la défense de l'ordre social), a tenu à ne pas laisser se répandre dans l'opinion l'idée que la nouvelle armée régulière était entièrement dévouée à la

---

[1] Cité par Catherine Brice, *Histoire de Rome et des Romains de Napoléon Ier à nos jours*, Paris, Perrin, 2007, p. 164.

[2] Le 25 septembre, sur la frégate *L'Orénoque*, les Zouaves se sont partagé leur drapeau que le capitaine de Fumel avait caché dans les plis de sa ceinture.

réaction. Si bien que lorsque se présentèrent à Versailles les quelques volontaires qui se réclamaient de la tradition monarchiste et cléricale, ils furent courtoisement orientés vers des voies de garage. Les Bretons de Cathelineau furent laissés sans armes à Rambouillet et les Volontaires de l'Ouest de Charette, pour la plupart issus du corps des Zouaves pontificaux, furent expédiés à Rennes où ils entretinrent des rapports tendus avec la population de la ville »[1].

L'offre plus qu'honorable du nouveau ministre de la Guerre, le général de Cissey, qui propose à Charette de transformer la légion des Volontaires de l'Ouest en un régiment de l'armée régulière avec les privilèges de conserver son uniforme et de confirmer tous les officiers et sous-officiers dans leurs grades actuels, est toutefois refusée par les hommes de Charette car ils restent avant tout des Zouaves pontificaux, c'est-à-dire des volontaires au service du Souverain pontife. Aussi, la légion des Volontaires de l'Ouest, ex-corps des Zouaves pontificaux, est-elle licenciée le 13 août 1871.

« Nouveaux croisés », « mercenaires apatrides », cette épithète et cette injure qui servent à désigner les Zouaves pontificaux font écho à celles utilisées pour désigner les partisans de Garibaldi, « ennemis de la civilisation » pour les uns et « paladins de la liberté » pour les autres. À nos yeux, ces formules n'ont pas seulement une valeur polémique ou laudative, au service de la légende noire ou de la légende dorée des Garibaldiens et des Zouaves pontificaux, mais traduisent l'esprit du volontariat, c'est-à-dire de l'engagement corps et âme, au service d'un idéal.

Mais « tout commence en mystique et finit en politique ». Charles Péguy désignait par cette belle expression la dégradation du combat pour les idéaux en une lutte politicienne – il avait en tête l'affaire Dreyfus et ses suites. Mais cette perte de la mystique en politique ne prend pas la même forme chez les Garibaldiens et chez les Zouaves pontificaux. L'évolution des premiers, à commencer par Garibaldi en personne, est bien connue et l'on pourrait la résumer par une tentative de démocratiser le régime politique italien en évitant le double écueil de la compromission avec la classe politique au pouvoir et celui de la fuite en avant vers des solutions utopiques[2]. Il n'en va pas de même pour les Zouaves pontificaux.

Après la démobilisation du 13 août 1871, nombre d'entre eux reprennent la vie civile. Il est significatif de préciser que quatre-vingt dix-neuf ex-zouaves pontificaux prononcent des vœux monastiques. D'autres se lancent dans la vie politique locale. Après la mort du colonel Allet, en 1878, Charette, qui est déjà la figure la plus charismatique, devient le commandant honoraire des survivants du régiment. Toutefois, son mariage, en octobre 1877, avec Antoinette Polk, une femme de bonne famille, petite-nièce de James Knox Polk, onzième président des États-Unis, mais qui est de confession protestante, provoque un séisme dans les consciences des Zouaves et de leurs descendants figées dans la foi intransigeante du catholicisme. Aussi, le nonce du pape trouve-t-il un prétexte pour ne pas être présent à la grande cérémonie du 28 juillet 1885 qui réunit huit cents personnes pour célébrer les noces d'argent du régiment. À l'heure du Ralliement, la volonté farouche de Charette de transformer l'amicale des anciens Zouaves pontificaux en une officine pro-monarchique apparaît comme une tentative réactionnaire désespérée, finissant par prendre les traits d'une dérive sectaire, alors que le régime républicain est solidement enraciné en France.

À partir de 1892, Charette crée *L'Avant-garde*, un bulletin bimensuel qui paraît régulièrement jusqu'en 1932 avec pour seule interruption les années de la Grande Guerre. Cette brochure, qui traduit la fidélité à un idéal légitimiste et ultramontain, porte le témoignage d'une idéologie qui se sclérose et qui ne pouvait trouver d'écho ni auprès des bonapartistes ni auprès des républicains qui n'avaient aucun intérêt à entretenir le souvenir des exploits des Zouaves pontificaux. Toutefois, en plus de l'abondante littérature en grande partie hagiographique sur l'épopée des Zouaves pontificaux, il existe plusieurs témoignages artistiques célébrant la défense

---

[1] Pierre Milza, *L'année terrible. La Commune mars-juin 1871*, Paris, Perrin, 2009, p. 309.

[2] Giuseppe Monsagrati, « Les labyrintes du Général Garibaldi et les nœuds de la politique après l'Unité », dans Jean-Yves Frétigné et Paul Pasteur (sous la dir. de), *Giuseppe Garibaldi. Modèle et contre-modèle*, Rouen, Presses de l'Université de Rouen et du Havre, à paraître en 2011 et Jean-Yves Frétigné, « Garibaldi, i garibaldini, la politica ed il positivismo », dans Cristina Vernizzi (sous la dir. de), *Garibaldi in Piemonte tra guerra, politica e medicina*, Novara, Istituto per la storia del Risorgimento italiano-Comitato di Novara, 2008, p. 53-74.

leur culture politique contre-révolutionnaire. L'exemple le plus connu est la vaste mosaïque réalisée entre 1911 et 1923 qui :

> « (…) tapisse le fond du chœur de l'église du Sacré-Cœur de Paris et représente un Christ en majesté entouré de nombreux personnages. Cependant, peut-être (les visiteurs) sont-ils surpris de trouver parmi eux le général de Sonis et le général de Charette élevant la bannière de Loigny. Certes, la raison de leur présence est avant tout religieuse. C'est de Sonis qui, avant la bataille, a demandé à Charette de déployer devant le régiment des Zouaves la bannière du Sacré-Cœur. C'est Charette qui, en mai 1871, a consacré son régiment au Sacré-Cœur dans la chapelle du séminaire de Rennes. Sans doute aussi les auteurs de cette mosaïque ont-ils voulu rendre hommage aux héros de Patay et de Loigny. Mais comment justifier, à côté, les figures de Louis XVI, le roi martyr accompagné de sa famille et de son confesseur, celle de Pie IX, le pontife martyr qui, il est vrai, a contribué à répandre le culte du Sacré-Cœur, et surtout celle de Louis Veuillot, ardent apologiste du pouvoir temporel qui tient à la main une carte de l'Italie ? Il semble qu'en plein XXe siècle on ait encore fait l'amalgame entre la dévotion au Sacré-Cœur, la défense du pouvoir temporel et la fidélité monarchique »[1].

Moins connus, mais tout aussi représentatifs de cette idéologie associant fidélité à la patrie et fidélité au pape dans une perspective antirévolutionnaire et une nostalgie pour l'Ancien Régime à peine voilée, sont les vitraux, posés le plus souvent dans les années courant entre 1880 et 1900, dans les églises et chapelles des départements de l'ouest de la France, anciennes terres de l'insurrection vendéenne et de la chouannerie, longtemps de sensibilité plus légitimiste et plus cléricale que le reste de la France[2]. Le thème dominant, presque toujours représenté, est celui de la fraternisation entre les Volontaires de l'Ouest guidés par de Charette et les soldats mobiles de l'armée française conduits par le général de Sonis, réunis les uns et les autres autour de la figure tutélaire de Jeanne d'Arc et de la bannière du Sacré-Cœur (voir documents iconographiques en annexe).

Mais plutôt que de terminer sur ces images un peu trop saint-sulpiciennes pour notre goût contemporain, nous préférons rapporter, à la suite de Jean Guénel, cette curieuse mais belle rencontre du destin entre Costanto Garibaldi mortellement blessé sur le front de la Meuse en janvier 1915, soigné – en vain mais avec dévouement – par le médecin Pierre Arsac, le fils d'un Zouave pontifical, se rappelant, peut-être, que volontaires garibaldiens et volontaires de l'Ouest avaient déjà combattu ensemble pour la France en 1870.

Jean-Yves Frétigné

Le Pape PIE IX soutenu par l'allégorie de l'église militante et un zouave

Fête-Dieu

[1] Jean Guénel, *op. cit.* p. 175.
[2] Michel Lagrée, « Les zouaves pontificaux », dans *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1950*, Paris, 1992, p. 158-165.

Carte de la naissance du Royaume d'Italie (juillet 1859 – mars 1861)

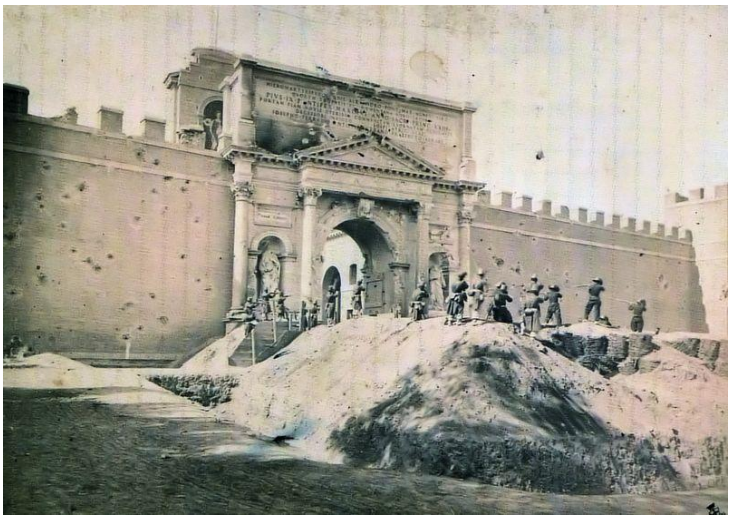
Cat. 250. Gioacchino Altobelli, *Pie IX célébrant la messe au camp d'Hannibal*, 1868.

Gioacchino Altobelli,
PI IX célébrant la messe au camp d'Hannibal, 1868

Cat. 249. Gioacchino Altobelli. *Zouaves pontificaux*. 1868.

Gioacchino Altobelli,
Zouaves pontificaux, 1868

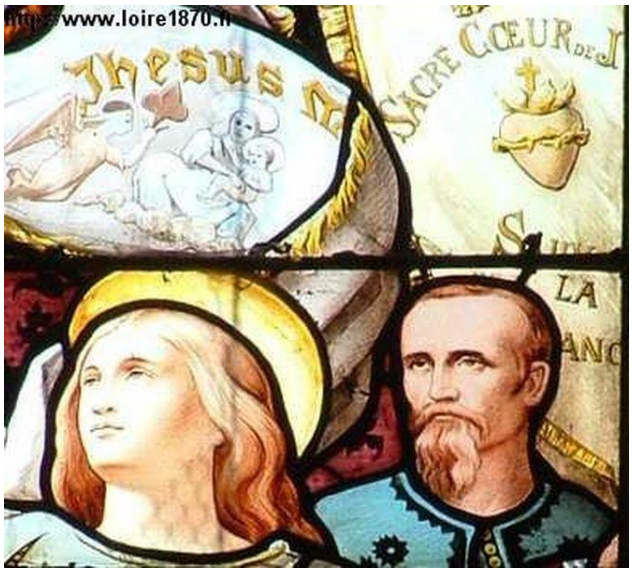
Marie-Alexandre Alophe
Groupe de zouaves victorieux à Solférino
mise en scène 1859 BNF-1



Gioacchino Altobelli
Reconstitution de l'assaut des barricades et de la brèche de Porta Pia
1870 Milan Archives de la photographie

Vitraux de l'église
de Campbon

Vitraux de Champéon - détail



Vitraux de la Guerche de Bretagne - détail